

Panégryque d'Emile Zola

Discours prononcé à Médan le 2 octobre 1910

Camille Lemonnier

Hormis au cœur admirable de la Veuve, toute image funèbre a disparu. Où s'élevaient des sanglots, ne s'entend plus que cette rumeur d'éternité qui semble faite, par avance, de l'acclamation des siècles. Emile Zola, désormais, appartient aux races futures, lui qui si profondément appartient à l'humanité de son temps. Il n'y a plus place que pour l'apothéose dans tous les retours d'anniversaire qui réuniront ici les fidèles de son culte.

L'art et la patrie, au surplus, sont si intimement confondus dans sa gloire qu'il est permis de conjecturer l'avènement d'une tradition qui, après nous, continuera à exalter le grand citoyen et le grand écrivain, comme il conviendrait qu'à travers les âges fussent partout magnifiés les grands confesseurs et les apôtres de l'humanité, voués à l'admiration et à la reconnaissance du monde.

Aujourd'hui qu'il y a une église laïque des consciences, ancrée et bâtie sur le principe d'une foi, d'une morale et d'une patrie universelles, Zola en apparaît une des pierres vivantes. Il doit être tenu pour un des saints que notre époque léguera aux autels de demain. Aux altitudes idéales, il prend place, dans la lumière splendide où les Rabelais, les Diderot, les Voltaire, les Rousseau, les Hugo, les Balzac, les Walt Whitman, les Dostoïevski attestent la toute puissance immuable des seules forces qui aient raison de la mort, le génie, l'apostolat et le grand amour fraternel.

Zola est une des dates de la conscience humaine. Il n'était encore que l'écrivain immense d'une littérature quand un jour, par un cri qui retentira jusqu'aux confins des âges, il se révéla l'homme de l'humanité entière. Un destin prodigieux le prédestina à devenir le soldat de la justice et le héros de la vérité. Sa plume, il en fit le tourbillon flamboyant de l'épée, exterminatrice des monstres. Ce simple homme de lettres, rivé au devoir de l'écriture et qui portait sa force physique entre ses tempes, eut l'âme altissime du chevalier Saint-Georges transperçant à la pointe du glaive le dragon aux cent gueules. Ce fut la flamberge sacrée forgée du métal immortel.

Je ne suis qu'une voix littéraire, mais aussi une parcelle tressaillante de cette partie universelle qui mit debout la clameur révoltée de l'honnête homme, et qui, une fois de plus, pour nous autres des pays de par delà, nous proposa l'âme même, l'âme visible et invincible d'une France que nous vénérons, aimons et glorifions, comme l'expression de la plus haute conscience des peuples. Nous pouvons donc penser et dire ici les mêmes choses à propos de l'homme isolé qui se manifesta un citoyen du monde en croyant peut-être n'accomplir que son devoir de citoyen dans son pays. D'un mot ; il fit se lever une si lumineuse image de la justice qu'on peut dire que l'ombre soudain recula et que les ciels les plus lointains en demeurèrent illuminés. La conscience générale en fut rebaptisée : il fut possible d'espérer que nulle puissance humaine ne viendrait plus désormais à bout de cette fraternité nouvelle qui conquerrait le monde et rendait les peuples, hier encore ennemis, solidaires dans leurs luttes contre la coalition des autocraties. Périssent la terre plutôt que soit immolé un innocent ! L'humanité meurt en chaque violation des droits imprescriptibles de la Justice.

Eh bien ! si admirable qu'apparaîtra à travers l'histoire la leçon humaine et civique donnée par Emile Zola, je ne la vois pas sortir de telle cause circonscrite à l'agitation d'une époque, mais de son œuvre même, où elle trouva ses racines et dont elle fut l'aboutissement et la preuve. Elle était en lui déjà quand il écrivait l'incomparable suite de ses romans. Le *J'Accuse*, qui bientôt allait secouer dans ses strates profondes l'impur agrégat social, par

avance y stigmatisa la lâcheté des mœurs, le matérialisme croupissant et la vénalité des âmes. Un Juvénal, de trempe moderne, se ravive ici et, dans le flot accumulé des turpitudes, des palinodies et des déchéances où se mesure la pourriture des Bas-Empires, dépassé le cynisme austère et vitupératif de l'ancêtre latin.

Il semble qu'en étudiant l'œuvre et la vie de ce grand logicien, on n'ait pas suffisamment observé l'égalité du plan où ensemble elles se situent, s'harmonisent et se complètent. L'âme rigide d'un juge est si bien en principe déjà dans sa vaste éthopée que celle-ci, considérée dans ses saillies, évoque par moments une sorte de réquisitoire démesuré. Un cerveau absolu y envisage toute chose sous des aspects péjoratifs et bruts, avec l'outrance des grands satiriques.

Simpliste jusqu'à la témérité, Zola exprime la vie en ses formes simples, excessives et redoutables. Toute une partie de son œuvre est basée sur le péché des races, les maléfices de la femme, le déchaînement des bas instincts, l'espèce de folie furieuse d'une ménagerie aux ruts convulsés et elle s'en suscite terrible comme dans la Bible et le drame antique. C'est la dualité de la bête et de l'ange aux prises : c'est aussi l'aveugle main-mise des destinées par dessus l'inutile effort à la délivrance. Nous sommes là dans la permanence des forces, dans le conflit humain et divin qui fait le fond des épopées barbares. Une horreur sauvage relance et entrechoque les combattants d'une lutte éternelle. Qui donc a parlé d'érotisme à propos d'un tel esprit, penché, d'une si anxieuse curiosité, sur le problème de l'homme ? La volupté même, chez Zola, se couronne des fleurs noires de la mort. Elle est la lutte et la douleur ; sans trêve, la meule sociale y broie des corps, des cœurs et des cerveaux. C'est la fatalité homicide des grands fauves, organisée pour le combat, le meurtre et la proie.

Ainsi, avec des retours périodiques de marées, ses grands livres nous apportaient la poignée d'humanité lancée aux chemins de la vie comme par la main d'un dieu, et d'un dieu irrité. Balzac seul, dans le roman, avait pétri une aussi colossale matière de vie, mais Balzac, lui, regardait le déferlement des tempêtes humaines d'une autre cime, apaisée, tandis que, chez Zola, la colère pour un moindre mal venu, à la dynamique désordonnée, semble tout envelopper.

Il faut en revenir, pour le définir complémentaiement, à cette idée d'une conscience insurgée que j'évoquais tout à l'heure et qui, dans sa vie d'écrivain aussi bien que sa vie d'homme, demeure son signe lumineux, et on oserait dire permanent, s'il n'était aussi le poète de ces livres délicieux d'une grâce sensuelle et mystique, *La Faute de l'abbé Mouret*, *Une Page d'amour*, *Le Rêve*. Ce sont les plus terribles qui bercent avec les mains les plus tendres le songe des âmes enfants.

Si longtemps qu'il n'a bâti sa cité idéale, il s'égalait à une force élémentaire et, comme toutes les forces, la sienne est emportée et dévastatrice. Il subit la prédestination de déblayer le temple des idoles au front de taureau avant d'y faire entrer les douces vérités éternelles. Jusque-là, il paraît n'avoir pour son temps que la rancune farouche d'un guerrier blessé, arrêté au seuil de la cité rafraîchissante où la vieille humanité se guérit de ses maux. Il parcourut tous les stades de la décomposition pour aboutir ensuite au mystère sacré des renaissances. Par une fortune sans exemple, il lui fut donné d'ouvrir et de fermer sur lui-même le cycle entier des palingénésies sociales. Après avoir reflété les suprêmes lueurs sanglantes d'une période à son déclin, le voici qui s'éclaire aux feux de l'Orient, du côté de ces vérités en marche, car toutes se tiennent, dont il fut à la fois l'annonciateur, le héros et le martyr. Après vingt-cinq romans, ce cœur noir et tragique éclate en un cantique aux dieux nouveaux. On allait vivre enfin le songe d'une vie innocente et héroïque quand un peu d'air qui ne passe plus arrêta ce merveilleux cerveau dans son flux jaillissant. Il est frappé au moment où son livre *Vérité* commence à paraître, où il allait se mettre au dernier de ses *Quatre Evangiles*, *Justice*. *Vérité ! Justice !* n'est-ce pas là comme la pierre angulaire de sa lumineuse conscience, de son indéfectible labeur et de sa vie totale ? Et quelle ordonnance admirable

dans cette babylonienne cité aux hypogées et aux pourrissoirs sans nombre, et qui finit par l'élancement des tours où s'essore le vol délivré des âmes !

Ah ! je sais, nous autres artistes un peu vétilleux, nous étions parfois déconcertés par l'écriture rapide de ses derniers livres bâtis d'une hâte de grand constructeur qui ne veut pas être surpris par le temps. Peut-être il y a des avertissements mystérieux : le vivant innombrable à mesure parut éprouver le besoin de prodiguer plus activement la vie, les réalités et les fictions. Il connut le tourment de conclure ; il voulut écrire aussi vite que sa vie allait à la mort et à l'immortalité. Du moins, son rêve solitaire de grand humain, d'une force ondoyée de tendresse et de grâce, vit s'entr'ouvrir les portes d'un paradis social.

Ce que ni Voltaire, ni Rousseau, ni Balzac, n'avaient entrevu peut-être qu'aux lointains de la pensée, il vécut assez, si brève qu'ait été sa vie, pour lui donner ce commencement d'élucidation, qui nous laissa comme le témoignage de ses intimes certitudes. *Fécondité, Travail, Vérité* furent les porches qu'il ouvrit sur la conjecture merveilleuse. Ce furent aussi les seuils de basalte et d'or par lesquels on le descendit à son glorieux sépulcre, tandis que *Justice*, figure obscure aux longs voiles, se penchait et regardait disparaître avec lui le secret qui l'eût révélée au monde. Si elle manqua à la famille de ses livres et si, par là, elle manqua à notre soif de le connaître jusqu'au bout, il y a assez de clartés dans les trois autres expressions suprêmes de sa conscience et de sa pensée pour qu'elle ne soit pas descendue tout entière dans la nuit.

Soyez assurés que l'avenir, en allant l'y rechercher, saura bien la reconstituer avec tout ce qu'il y prodigua de sa chair spirituelle et de sa foi testamentaire. Si proches de lui, en cette heure où sa présence se communique à notre ferveur, goûtons avec confiance ce présage et, parmi les riantes images de la nature qu'il aima et dont la durée restera associée par les âges à sa gloire, ne gardons que le sentiment de le porter pieusement en nous, vivant et immortel.